

Remise du prix de l'Institut jurassien des sciences, des lettres et des arts

Autor(en): **Bandelier, André**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **99 (1996)**

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684447>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Remise du Prix de l'Institut jurassien des sciences, des lettres et des arts

ALLOCUTION D'ANDRÉ BANDELIER, PRÉSIDENT DE L'INSTITUT

Nous avons repris il y a quatre ans une tradition délaissée durant une vingtaine d'années, en innovant. En attribuant le nouveau Grand Prix de l'Institut au collectif du Soleil, spécialement aux animateurs de « Musique aux Franches-Montagnes » en 1992, nous nous redonnions les moyens d'encourager régulièrement créateurs et scientifiques des deux cantons sur lesquels s'exercent nos activités, comme l'avaient fait nos devanciers des années 1960 et 1970. En revanche, nous rompons avec leurs pratiques en excluant les membres de notre association du concours et en affichant la volonté de récompenser là où il existe une lacune à combler dans notre espace culturel.

C'est dans le respect de ces principes que le Prix a été attribué cette année. Suite à un appel du président, chacun des membres de l'Institut jurassien a eu le loisir de proposer des candidatures en relation avec le Jura bernois et la République et Canton du Jura. Puis le comité a désigné un jury formé du physicien Eric Jeannet, des écrivains Roger-Louis Junod et Alexandre Voisard et de l'historien André Bandelier pour les examiner. Après avoir siégé à deux reprises, le jury a soumis son choix au comité de l'association, qui l'a entériné et qui a désigné le photographe Jacques Bélat comme lauréat 1996.

Les candidatures, collectives ou individuelles, ont été examinées à la lumière de critères bien précis. Il s'agissait évidemment que l'œuvre s'impose par sa qualité et son originalité. Nous entendions également récompenser la continuité d'une entreprise, en évitant les reconnaissances trop tardives, qui flattent davantage les institutions qui les décernent qu'elles n'encouragent la création. Nous préférons donc favoriser un projet en cours. Et quand celui-ci, comme c'est le cas cette année, peut tout à la fois se réclamer de l'enracinement et jouir d'un rayonnement extérieur flatteur, nous estimons avoir trouvé le lauréat qui comble nos vœux.

C'est le poète Alexandre Voisard qui fera l'éloge du lauréat. Permettez au président de l'Institut quelques développements généraux qui ne lui semblent pas hors de propos. L'Institut jurassien unit des savants, des écrivains et des artistes du canton du Jura et du Jura bernois en leur offrant un lieu de rencontre tourné vers la pluridisciplinarité deux fois l'an. En ramenant au pays une majorité de membres dont les activités se déroulent ailleurs en Suisse et à l'étranger, nous n'entendons pas perpétuer une sorte d'amicale, aussi conviviale soit-elle, mais bien contribuer au rayonnement spirituel du Jura et chercher à en vivifier les forces créatrices. C'est ainsi que nous réunirons cet automne à Tramelan la relève intellectuelle jurassienne, jeunes scientifiques de toutes les disciplines, actifs dans les universités suisses et nouveaux acteurs de la scène culturelle jurassienne, pour un colloque de trois jours qui devrait être le premier d'une longue série. A l'instigation du professeur de géomorphologie Michel Monbaron et avec la participation active des sociologues Michel Bassand et Jean Kellerhals, du physicien Jean-Jacques Loeffel et du biologiste Walter Wahli, nous réunirons ces forces précieuses pour notre étroit pays sur le thème « Route, identité, territoire : la Transjurane ». Avec la volonté de leur prouver qu'il y a une attente à leur égard dans nos régions. Par ailleurs, deux universitaires d'origine jurassienne sont déjà à l'œuvre sous la direction du professeur André Wyss pour préparer l'édition d'une *Nouvelle Anthologie jurassienne 1965-1995*, travaux d'approche financés par le Fonds national suisse de la recherche scientifique.

Nous entendons aussi agir de manière plus prosaïque et très concrète. Je rappellerai que les pionniers de notre Institut ont été à la base du subventionnement public aux associations culturelles de l'ancien Jura bernois, qui a débuté dans les années 1950. Il y a quatre ans, je déclarais la résurgence du Prix de l'Institut particulièrement opportune en raison de la morosité conjoncturelle et de l'évolution globale d'une société. Aujourd'hui, je voudrais vous assurer que le comité de l'Institut suit avec beaucoup d'attention l'évolution des politiques culturelles cantonales, singulièrement celle de la République et Canton du Jura, qu'il lutte et luttera sans relâche pour faire comprendre à nos autorités la place particulière que jouent la culture et la vie associative dans le dialogue interjurassien, et pour leur rappeler l'importance de leur engagement en cette matière. Tout à la joie de la cérémonie du jour, nous ne céderons pas à l'euphorie des auto-célébrations (des pans entiers de la vie culturelle jurassienne sont menacés si nous n'y veillons pas), ni à l'optimisme béat de ceux qui concluent leurs assemblées par des déclarations du genre « nous n'avons plus de sous, mais nous avons des idées ». Dans un monde riche, mais où se creusent les fractures sociales, la culture paie aussi actuellement les errances d'une « pensée unique » qui a incité manifestement à agir sans réfléchir, pour un profit immédiat. Il est temps que

nous exigeons que nos responsables pensent avant d'agir et que l'on revendique pour nos créateurs et nos associations de pouvoir même « réfléchir sans agir », parfois. Notre monde orwellien, qui ne rêve pas seulement de créer une race de vaches sans cornes mais trop souvent une nouvelle race d'hommes et de femmes dénués de toute aspiration à la liberté, sera guéri non par l'équilibre des comptes des pouvoirs publics, mais par des esprits libres, conscients et créateurs. Ici également, à notre petite échelle, nous avons le devoir de leur permettre de s'épanouir et d'irriguer la vie laborieuse de nos vallées.

ÉLOGE DE JACQUES BÉLAT, PAR ALEXANDRE VOISARD, ÉCRIVAIN

Qu'est-ce que la photographie ? Si l'on veut bien se satisfaire de la définition classique selon laquelle elle est un « procédé permettant d'obtenir l'image durable des objets par l'action de la lumière sur une surface sensible », on aura tôt fait de considérer, fût-ce inconsciemment, que la photographie est comparable, par son action sur notre vie quotidienne, à la radiophonie ou aux ciseaux à deux branches, c'est-à-dire si bien intégrée qu'on ne la remarque même plus. Banalisée à l'extrême, elle prospère dans les moindres feuilles locales où s'affichent les nouveaux mariés en leurs beaux costumes, les bancs publics fraîchement repeints par la municipalité, et le valeureux tireur « au petit calibre » posant avec sa channe, tout à côté du pêcheur du dimanche arborant sa truite de soixante-deux centimètres. Et je ne parlerai pas de ces flots de touristes japonais agglutinés autour des monuments avec leurs boîtiers cliquetants et flashants. Et j'ai comme vous, à plus d'une reprise, vu un petit groupe d'enfants cerné par une meute, d'ailleurs bienveillante, de parents et amis bardés d'objectifs. Bien davantage de photographes que de photographiés...

Voilà. Ce préambule pour rappeler que le prodige réalisé par Niepce et Daguerre est devenu au fil du temps un phénomène de masse pour finir souvent en calamité sociale. La banalisation de la photographie, aggravée ces dernières décennies par l'invasion de l'image cathodique, a pu jeter une ombre sur l'œuvre de quelques-uns qui, par leur exigence, la qualité de leur regard et la maîtrise de la lumière ont su porter une technique au niveau de l'art. Ainsi, nous ne sommes pas surpris que cet art que nous avons choisi de célébrer aujourd'hui en la personne de Jacques Bélat soit si peu considéré par l'Etat, qui ne lui voue qu'une attention bien aléatoire de telle sorte que des documents irremplaçables finiront par manquer irrémédiablement au patrimoine public. On n'est

même pas, me semble-t-il, entré en matière sur la nécessité archivistique de collecter les photographies utiles à la connaissance des hommes, de leurs travaux et de leur histoire.

Quand je dis l'Etat, je pense d'abord au(x) nôtre(s) dont on souhaiterait plus d'engagement en ce domaine, mais je sais aussi que celui-ci n'est ni pire ni meilleur que bien d'autres cantons et collectivités assoupis dans une fâcheuse négligence. Si l'Institut jurassien intervient aujourd'hui en faveur d'un créateur qu'il entend distinguer, il ne veut pas omettre de désigner cette carence officielle qu'il souhaiterait voir s'amender.

« C'est par la force des images, écrivait André Breton en 1925, que, par la suite des temps, pourraient bien s'accomplir les « vraies » révolutions ».

Gavés d'images que notre inconscient a sélectionnées et engrangées dans le tréfonds où s'alimente, justement, notre *imaginaire*, nous percevons les éléments du message qu'elles véhiculent comme autant de fanaux qui donnent un sens à ce qui jaillit de l'obscurité où nous *détenions* (au sens propre) ce que nous croyions être des clichés perdus. Nous sommes pétris d'images qui nous meuvent dans nos spéculations et nous émeuvent dans nos irréductibles attentes. Si les images dont j'ai dit qu'elles nous envahissent nous servent de litière, nous les sentons nous pousser hors de nous-mêmes, nous actionner hors de nos gonds et de nos cadres. *Les* images se concertent pour se fondre en une seule, kaléidoscopique et frémissante, qui nous révèle notre entité et la divulgue à autrui. C'est ici la fonction essentielle de la photographie, telle que nous la proclamons en tant qu'art égal aux autres. Voici apparaître le rôle éminent, irremplaçable du photographe tel que nous en dessinons la nette silhouette : un *médium* dont l'extralucidité en montre davantage du sujet que celui-ci n'en connaît de lui-même. Un *voyant*, en quelque sorte, et le mot est ici à sa place.

Jacques Bêlat est ce piègeur d'images, ce révélateur de caractères, ce médium plantant son regard comme des crocs dans l'intimité enfouie de ses sujets. C'est son pouvoir que nous avons reconnu, l'acuité sans concessions de son regard que nous voulons mettre en exergue. A côté de ses qualités purement humaines : courage, persévérance, générosité, et une modestie vraie pondérant judicieusement un légitime orgueil de créateur.

On peut naître poète ou musicien, aventurier ou religieux. On ne naît pas photographe. Il y faut un projet, une obstination et une vision du monde exercée sur le concret quotidien, qui ne se façonne qu'au présent. Bêlat n'a pas échappé à cette donnée fondamentale, lui qui a d'abord assumé un apprentissage de dessinateur technique avant d'entrer en photographie. Je ne dirai pas qu'il y est entré comme en religion, je crois plutôt qu'il a voulu, dès lors, creuser un mystère qui le fascinait depuis tou-



(Photo : Jacques Bélat).

jours peut-être. Très tôt, il s'est attaché à décrypter des visages, à sonder les âmes (ainsi disent les psychanalystes et les prêtres), à faire surgir de l'œil de ses sujets l'étincelle de vérité. Sitôt sorti de l'Ecole de photographie de Vevey, il entreprend le chantier qui va occuper les vingt premières années de son activité de photographe indépendant (c'est-à-dire jusqu'à ce jour et nous ne sommes pas certain qu'il en ait atteint le terme). S'établir au pays comme photographe professionnel, réaliser les galeries de portraits qui diront sans conteste ni apprêts l'*homo jurassicus* dans la franchise de ses traits et la complexité de ses sentiments. Et, pour commencer car le temps presse, aller à la rencontre de ces vieux artisans que la technologie a relégués au rancart, tonneliers et charrons, sabotiers et forgerons, dans l'atelier nostalgique conservé avec les outils réduits au silence. La qualité de ses travaux réunis dans l'album *Façons d'autrefois* frappe d'emblée les spécialistes et gens de l'art. En 1981 et 1983, il est récompensé d'une bourse fédérale et en 1984 il est lauréat du Grand Prix suisse de Photographie. Alors, sans désespérer, il s'entête dans son idée : dresser l'inventaire des gueules jurassiennes, des gens petits et grands d'ici dont les traits proclament le pays dans sa vérité autant que dans sa légende. Un nouvel album, publié en 1989 par l'Emulation sous le titre *Seul en ses terres*, enrichit et élargit son inventaire, qui se poursuivra avec une impressionnante série de portraits de créateurs jurassiens de toutes disciplines (qui fera l'objet d'un nouveau livre prochainement). Entre-temps, Jacques Bélat a sillonné le Jura, du nord au sud et de long en large, pour y débusquer l'individu original illustrant en son faciès et en son attitude le caractère des gens de sa vallée. Pour mettre en images les faits et gestes de celles et ceux qui, par leur présence et leur œuvre, permettent à leur pays d'échapper à l'ombre portée des médiocrités et aux dénominateurs folkloriques. Ce qui ne l'a pas empêché, ce sédentaire aux bottes de sept lieues, d'aller çà et là voir le vaste monde, mais à chaque fois de revenir vite à cette Ajoie où il a jeté l'ancre, y approfondissant sa quête de l'universel dans le particulier.

L'Institut jurassien veut saluer en Jacques Bélat un illustrateur du Jura de grand talent, récompenser sa rigueur et la continuité de son travail, sa patience et son engagement visionnaire, et, implicitement dans tout cela, les services rendus à la collectivité. S'il fallait en outre lui décerner un certificat en termes de délicate amitié, c'est à une lettre de feu Paul Thierrin que je l'emprunterais, lettre que le photographe avait reçue après l'envoi du portrait de cet écrivain, et que Jacques Bélat m'a confiée spontanément. J'en extrais ce qui suit :

Le portrait est d'une rare réussite : c'est fierté pour mon amie et moi de le regarder tant il dégage votre puissante force d'artiste de la photographie. Certes c'est ma personne qui est sur la pellicule, mais par vous transfigurée et, voilà l'art, en même temps mise dans son élément vrai, naturel (...) Ah je garderai souvenir de notre féconde rencontre.

Thierrin écrivait ces lignes trois mois avant sa disparition.

Au nom de tous ceux que tu as ainsi rencontrés, cher Jacques, de tous ceux-là (dont je suis) qui ne t'ont pas écrit parce qu'ils n'ont pas eu le temps, pas trouvé les mots ou qui ont égaré leur stylo, ou qui ont dû s'absenter, ou faire leur marché, ou voir tante Lucie, je te dis mon admirative gratitude.

par Jean-Marie Moine

Chers lecteurs et lectrices, vous avez bien lu ! Il est écrit « rentrée » et non « entre » du patois à l'école jurassienne.

Pour mes vous faire savoir la nuance, je me propose de vous rappeler quelques faits, tout en vous présentant certaines citations de différents auteurs connus.

Repentez-vous : il vous plaît, en pensée, vers le début du XIX^e siècle. Dans son *Manuel populaire du Jura bernois* (p. 250), Gustave Arnweg écrit : *Instruction publique*. Si notre peuple se montrait si superstitieux (l'auteur veut se consacrer un paragraphe à la superstition), c'est qu'il était ignorant. Autrefois, la vie était très difficile et le temps manquant pour s'instruire. D'ailleurs, les écoles étaient à peu près inexistantes, surtout à la campagne. A partir du XVII^e siècle, on en créa quelques-unes dans nos villages où, à cette époque, existait une vie intellectuelle assez avancée.

Un peu plus loin :

A partir de 1813, l'instruction populaire a fait des progrès considérables : on a créé des écoles primaires dans chaque commune, même dans les hameaux les plus reculés, ainsi que des écoles secondaires accessibles aux plus pauvres.

Signalons que la loi bernoise sur l'école obligatoire date de 1831 !

Ainsi, notre peuple jurassien est ignorant. C'est fort possible, mais il est riche d'un bien précieux, le patois, sa langue maternelle que lui ont transmise ses aïeux depuis plus de mille ans.

Suivons P.-O. Bessire dans *Le livre du centenaire de la S.J.E.* (pp. 79-80) :

Nos arrière-grands-pères, comme d'ailleurs tous les Romands, ne parlaient guère que le patois, et on le parle encore dans quelques-uns de nos villages du Nord. Ce patois n'est pas, comme on l'a cru longtemps, d'un français déformé : c'est au contraire une langue dérivée directement du latin populaire. Sur les lèvres de nos aïeux, il n'était pas non plus un jargon lourd et grossier. Adepte à une certaine manière de sentir et de penser, poli et perfectionné par un usage de plusieurs siècles, parlé par des gens de la meilleure société, il était devenu une langue fine et nuancée, expressive et pittoresque. Obligé d'accueillir un grand nombre de mots allemands, le patois les a si bien assimilés qu'il leur a donné une

